

L'UNION DES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE AVEC ROME, VUE PAR L'ÉVÊQUE GRÉGOIRE MAIOR

ANDREI PIPPIDI

Les pages suivantes sont un bref commentaire de la correspondance inédite de Grégoire Maior avec le conte Antál Kálnoky, gouverneur de Szátmár (Satu Mare), pendant la révolte des Roumains orthodoxes du nord de la Transylvanie. Maior, qui allait devenir évêque uniaste de Blaj, fut un érudit, mais ses lettres témoignent de son attitude impitoyable à l'égard des rebelles.

Les documents inédits que nous allons produire ne devraient pas être utilisés dans la malheureuse polémique entre l'Eglise Orthodoxe Roumaine et l'Eglise Roumaine Unie avec Rome (gréco-catholique, ou uniaste), dispute qui a constamment fait intervenir les arguments historiques. Notre intention est, au contraire, d'éclairer, quand même ce serait sous une lumière crue, les origines du conflit qui n'a cessé d'opposer les fidèles de rite oriental à ceux de rite latin de 1700 à 1948 et qui a repris depuis 1990. Quel que soit le jugement que ces nouvelles informations justifieront, il ne doit porter que sur la seule personnalité de l'évêque Grégoire Maior et sur l'attitude qu'il a adoptée en 1761, lorsque la crise provoquée par Sophronius a bouleversé la population roumaine de Transylvanie. Les procédés cyniques et inhumains employés contre les orthodoxes déshonorent un homme qu'on croyait pouvoir estimer pour sa belle culture, ils sont compromettants pour une génération de prélats, soit, mais il serait injuste d'incriminer, par un anachronisme singulier, l'Eglise gréco-catholique en bloc. On a vu, il est vrai, apparaître des histoires de cette Eglise qui ne dissimulent pas leurs visées apologétiques, auxquelles on a répondu en rééditant des oeuvres classiques de l'historiographie orthodoxe qui pourraient attiser la vieille querelle par leur nationalisme agressif, excusable pour l'époque où elles furent écrites. L'exploitation partisane des documents que nous avons rencontrés au cours de nos recherches dans les archives de Budapest serait capable d'éveiller encore d'autres réactions émotionnelles, tandis qu'ici, dans le climat serein d'une discussion académique et internationale, on saura mieux expliquer la complexité des facteurs ayant déterminé la guerre confessionnelle du XVIII^e siècle.

Les circonstances auxquelles se rattachent les documents en question sont aujourd'hui connues: à partir de l'automne 1759 et jusqu'au printemps 1761, une grande agitation a saisi les orthodoxes de Transylvanie. Les paysans roumains s'étaient déjà soulevés en 1744, à l'appel du moine serbe Visarion et en 1751 la démission de l'évêque uniaste Innocent Klein (Ioan Micu), exilé à Rome, avait

suscité encore des remous, en divisant la communauté gréco-catholique¹. Un certain nombre de prêtres roumains abandonnaient la nouvelle confession, en s'engageant devant le métropolite d'Hongrovalachie ou devant celui de Moldavie par ce serment solennel: «plutôt mourir que revenir à l'Union des papistes»².

Le mouvement hostile à l'Union a commencé dans le sud de la Transylvanie, mais s'est ensuite étendu vers le nord, en gagnant la région de Carei-Satu Mare-Szolnok. Les relations des chefs de la révolte, le moine Sophronius de Cioara et le prêtre Georges d'Abrud, avec le centre religieux serbe de Karlovci ont peut-être contribué à faire nommer un Serbe, Denis Novakovic, en tant qu' évêque des Roumains orthodoxes, ayant son siège à Buda³. Ce simple fait, d'obtenir la restauration d'un diocèse orthodoxe, un demi-siècle après l'Union avec Rome, était en effet «un succès remarquable» et la cour de Vienne n'eût probablement pas consenti à rendre aux orthodoxes le libre exercice du culte si elle n'avait eu alors à redouter une diversion derrière le front contre la Prusse⁴. Par l'édit du 13 juillet 1759, les deux communautés qui se partageaient les Roumains de Transylvanie sont réconciliées dans les termes qu'un document contemporain précise ainsi: «les chrétiens orthodoxes remercient notre mère, la reine Marie-Thérèse, pour avoir daigné leur accorder la liberté et la permission d'avoir leurs propres prêtres, ceux que nous désirons et qui sont agréés par nous, afin que les uniates ne honnissent point les non-unis et, de même, que les non-unis ne honnissent point les uniates»⁵.

Cependant, ce principe, accepté avec difficulté par les autorités impériales, ne fut pas appliqué dans la réalité des villages roumains. Les affrontements entre orthodoxes et uniates n'ont pas cessé et l'administration impériale de Transylvanie

¹ Voir Zenovie Păclișanu, *Corespondența din exil a episcopului Inochentie Micu-Klein*, Bucarest, 1924; Francisc Pall, *Inochentie Micu-Klein. Exilul la Roma, 1745-1768*, I-III, Cluj-Napoca, 1997.

² Alexandru Lapedatu, *Doi cărturari brașoveni din sec. XVIII și câteva documente împotriva Unirii*, Bucarest, 1915: «Mai bine să murim decât să ne mai întoarcem la Unașia Papiștilor și la puncturile lor».

³ Ce sont les papiers de Novakovic qui furent étudiés par N. Iorga, *Sate și preoți din Ardeal*, Bucarest, 1902. Voir à présent Zoltan I. Toth, *Primul secol al naționalismului românesc ardelean (1697-1792)*, trad. du hongrois en roumain par Maria Someșan, Bucarest, 2001.

⁴ Keith Hitchins, *Mit și realitate în istoriografia românească*, trad. Sorana Georgescu-Gorjan, Bucarest, 1997, pp. 19-20.

⁵ Document en date du 19 novembre 1760: «cinstiți pravoslavnicri creștini mulțămescu Maicii noastre crăesii Marii Therezii că s-au milostivitu a ne da voe și slobozie ca să ținem popi care vom vre, cineșiva să ne grăește, și să nu hulească cei uneți pre cei neuneți, nici cei neuneți pre cei uneți pintru biserici, căsăi, moșii, care le-au făcutu cei uneți cu banii lor, acele să fie ale lor, iară care le-au făcutu satul acele să fie ale satului, cu toate cele ce sânt ale bisericii, și satu le va da cui va vre și să știți că precum ne-au îngăduitu a ține lege pravoslavnică așa ne-au dat și arhieru pravoslavnic, popa Sofronie ieromonah și cu popa Gheorghie ot Abrud de au luat slobod de la Carlovățu» (P 396, Karolyi csalad, Acta Publica 14, Acta motus Valachorum 54). Le travail le plus sérieux sur ces problèmes est le livre d'Ovidiu Ghița, *Nașterea unei Biserici*, Cluj-Napoca, 2001. Voir aussi Laura Stanciu, *Crises and Identity. The Romanian Uniate Church of the middle 18th Century Years*, in *Colloquia*, 2003, pp. 87-106, et Ciprian Ghișa, *Biserica Greco-Catolică din Transilvania (1700-1850). Elaborarea discursului identitar*, Cluj-Napoca, 2006.

sévissait rudement contre le clergé et les fidèles de l'Église orientale. Cette persécution, pour laquelle on accuse surtout les troupes autrichiennes et la noblesse magyare, fut inspirée par la hiérarchie ecclésiastique uniate. La preuve, ignorée jusqu'à présent par les historiens, se trouve aux Archives Nationales de Hongrie (Magyar Országos Levéltár), à Budapest. Il s'agit d'un dossier, contenant 489 pièces, classé sous la cote P.396, Acta publica 14, qui contient des papiers de la famille Karolyi (Karolyi család), portant le titre *Acta motus Valachorum* auquel on a ajouté l'éclaircissement ambigu «*litterae Graecis characteribus scriptae*». Lettres privées ou documents officiels, ces pièces sont écrites en latin, en hongrois, en italien et en roumain. L'écriture cyrillique n'a été employée que pour les textes en roumain, qui sont peu nombreux. Ce qui donne un semblant de cohérence interne au dossier c'est l'implication des Roumains, mais les documents concernant les troubles de 1760–1761 sont mêlés à ceux provenant de la grande révolte de 1783.

Ces matériaux ont été, pendant longtemps, inaccessibles. Le seul à les avoir examinés, il y a un siècle, était le savant russe A.L. Petrov, l'un des élèves de V.I. Lamansky. Il avait eu à sa disposition les papiers de famille des comtes Karolyi, lesquels demeurèrent un fonds privé jusqu'en 1956, tant qu'ils étaient conservés dans le palais de la rue Szentkiralyi, à Pest. Petrov renvoie au fonds qui nous intéresse sous le nom significatif «*Valachorum Ruthenorumque tumultus*»⁶. Ailleurs, il mentionne des «*litterae currentales poparum Valachorum*», pour signaler l'existence des originaux en roumain dans les archives Karolyi⁷. Pour l'historien russe, qui, après la révolution, allait émigrer à Prague, le sujet se limitait à la vie ecclésiastique en Ruthénie sous-carpatique et au Maramures, c'est à dire à la forme religieuse influencée par l'Union d'Ujhorod dans laquelle a vécu la population slave de ces régions. A son tour, l'historien roumain Silviu Dragomir n'a connu que les documents déjà édités par Petrov. Les recherches de N.Iorga avaient exploré seulement le Musée National et la Bibliothèque de l'Université tels qu'ils étaient en 1901, sans pénétrer dans des fonds privés, et le savant n'est plus revenu à Budapest après la guerre⁸.

C'est pour cette raison que les traces laissées par un dramatique chapitre d'histoire dans la correspondance de Grégoire Maior, le sixième évêque uniate de Transylvanie, ne parviennent qu'aujourd'hui à notre connaissance. La biographie de ce personnage n'a pas encore été écrite; ces dernières années seulement, l'édition de ses œuvres, *Institutiones linguae Valachicae* et *Lexicon compendiarium Latino-Valachicum*, a fourni à mon ami et collègue A.M. Gherman l'occasion d'esquisser les grandes lignes de sa vie⁹. Né en 1715, il s'appelait de son nom

⁶ A.L. Petrov, *Materialy dlia istorii Ugorskoj Rusi*, I, «*Staraia veara* » i Unija v XVII–XVIII vv., Saint-Petersbourg, 1905 (tiré à part du *Novyi sbornik statej po slaveanovedenii*), pp. 26, 59–82.

⁷ *Ibid.*, p.30.

⁸ N. Iorga, *Măruntșuri istorice culese din Ungaria*, Budapest, 1904. Voir encore Silviu Dragomir, *Istoria desrobirei religioase a românilor din Ardeal în secolul XVIII*, I–II, Sibiu, 1930.

⁹ Grigore Maior, *Institutiones Linguae Valachicae. Lexicon Compendiarium Latino-Valachicum*, éd. par Alin-Mihai Gherman, I-II, Alba Iulia, 2001. Voir l'introduction, pp. XIV–XXI.

laïque Gabriel Maier, il a étudié à l'Académie Jésuite de Cluj et ensuite, pendant sept ans, de 1740 à 1747, à Rome, au Collège *De Propaganda Fide*. A son retour, il fut professeur et bibliothécaire à Blaj, le centre de la diffusion des Lumières en Transylvanie. Par deux fois, en 1751 et en 1764, sa candidature aux élections épiscopales n'eut pas la confirmation de la cour de Vienne et du Saint-Siège. Il fut même relégué au monastère de Munkacs pendant les années 1765–1771. Enfin élu évêque en 1772, il occupe le siège d'Alba Iulia et de Făgăraș jusqu'en 1782, lorsque son conflit avec le gouverneur de Transylvanie l'oblige à donner sa démission, et il survivra moins de trois ans. On a souvent fait son éloge, d'habitude en invoquant sa fidélité envers son prédécesseur et protecteur Innocent Klein, ce qui est exact, mais on oublie que celui-là avait manifesté un parti-pris anti-orthodoxe dont les évêques suivants ont imité l'exemple. Ainsi, Innocent méprisait les prêtres qui avaient été sacrés chez les schismatiques, au Maramureș ou à Arad, en les accusant d'être « *indignos idiotas rudes et inhabiles* »¹⁰.

Les lettres que nous avons retrouvées sont en italien, langue que Maior avait apprise à Rome, et elles sont adressées au comte Antal Karolyi (1732–1791)¹¹, qui était alors gouverneur du district de Szatmar. Ce qui surprend d'abord est leur ton humble et empressé. Pas une lettre qui ne surabonde en compliments pompeux pour « *la signora contessa* », celle-ci, depuis 1757, étant Jozefa (1740–1802), née baronne Harruckern.

Le galant ecclésiastique baise les mains de cette dame « *ringraziando la Sua Eccellenza per la Ciocolada, della quale ancor a presente bevo* », ajoute d'autres politesses pour « *la signorina Fraila* », tandis que le comte est « *padron adorato* » et « *padre della patria* ». A ce dernier Maior envoyait des rapports détaillés des villages qu'il traversait au cours de la visitation qu'il a faite au cours du printemps et de l'été 1761. Le but de cette tournée d'inspection était d'empêcher les reconversions à l'orthodoxie par lesquelles l'Eglise uniato perdait ses ouailles et de regagner du terrain par l'intimidation.

Le 30 mars, étant près de Tușnad, il fait savoir que des brigands, en grand nombre, sont à l'affût sur les collines et il se demande : « *Quid Domini facient ?* »¹² A Criș, le 23 avril, il raconte que les paysans lui avaient défendu d'entrer dans l'église du village. Il prétend même que la foule était prête à les massacrer, lui et sa

¹⁰ A.L. Petrov, *ouvr.cité*, pp. 24–25.

¹¹ Fils du comte Ferenc (1705–1758) et de la comtesse Krisztina, née Csaky (1706–1736) cf. Eble Gabor, *A Nagy-Karolyi Graf Karolyi család lezarmazasa*, Budapest, 1913. En 1911, le comte Karolyi Laszlo avait publié une histoire des propriétés de la famille, *A Nagy-Karolyi Graf Karolyi család osszes jozzagainak birtoklasi tortenete*, I-II, Budapest. Il existe une édition des documents de cette famille, en cinq volumes, mais elle couvre seulement la période 1253–1707. Un portrait du couple Antal et Josepha, vers 1766, par Johann Michael Miltitz, se trouve à la Galerie Nationale de Budapest ; toujours là, un portrait du comte Antal, âgé, par Georg Weickert.

¹² Fonds cité, 404: « *Molti Ladri nelle coline di Silvania stanno alla linia aspettando e cercando l'anima nostra* ».

suite, étant ameutée par «*un latro di là, finto santo, ma diavolo in terra*»¹³. Il rapporte que l'on prépare un synode qui va se réunir à Abrud, après les deux autres qui avaient déjà eu lieu à Zlatna, en août 1760, et à Alba Iulia, en février 1761¹⁴. Pour cette assemblée populaire, qui devait revendiquer la nomination d'un évêque orthodoxe détaché du patriarcat serbe de Karlovci, chaque village allait envoyer sept hommes. Selon le bruit qui s'était répandu parmi les Roumains, «*les Allemands se sont insurgés contre notre religion*»¹⁵. Une autre lettre de Maior, du 29 mai, dénonçait un prêtre nommé Dob, de Craidorolț, lequel, dans les sermons qu'il avait prononcés à Zalău, s'était déclaré pour les orthodoxes : «*Non habbia nessun piu da temersene* », parce que, «*è nostro lo mondo, habbiamo vinto colla grazia del Cielo, viva la Regina nostra !*»¹⁶

Quelques jours plus tard, le 8 juin, un rapport de Cluj commence par les flatteries habituelles, pour vanter ensuite les mérites du général Buccow, «*Bukur (cosi lo chiamano romanesco)* ». Maior approuvait sa méthode de procéder avec les rebelles : «*Il Generale medemo è uscito al paese, fà missioni soldatesche, parla romanesco, cioè puoco dal Vangelo, mà all' esempio Karoliano colla spada* ». Tandis que Buccow dressait des gibets pour les paysans, «*cosi noi altri ancora predicamo già in pace* ». La même lettre transmet des nouvelles de Sibiu : là bas, on avait emprisonné et torturé deux clercs, un émissaire de Sophronius et un autre qui venait de la part du nouvel évêque orthodoxe de Buda. On leur arrachera des aveux et ils seront exécutés. Les commissaires envoyés pour ramener les Roumains à l'Union tenaient le discours suivant, tel que Maior le répète cyniquement : «*Vedete voi se non siete venturati, havete ottenuto una grazia cosi grande, una libertade cosi distinta dalla S.Majestà, che non la potevate, con vostro sangue e colla vita, giamai ottenere, cioè adesso vi si da l'optione di poter ricevere qualunque religione voi volete* ». Ceci dit, on posait la question : «*Volete esse Valachi?* » - c'est à dire serfs, en jouant sur le double sens de la parole «*rumâni* » qui signifie Roumains, – «*o rimaner come eravate sin'adesso, cioè uniti colli Papisti, cioè della Legge papistica?* » La question pouvait être posée aussi autrement : «*volete voi tener con X-to o con Pietro? X-to è a Hierusalem, Pietro è a Roma* ». Les Saxons de la région de Bistrița demandaient : «*volete voi esser Tedeschi o Valachi, cioè della legge tedescha o romanescha?* » Et le peuple entier répondait : «*Amen, cosi anno insegnato a noi eziandio gli Daskali Sofroniani, habbiamo ad essi risposto che noi non vogliamo esser uniti, intendendo cio, ma rimanere nella legge greca, e cosi rispondiamo a voi ancora : Iddio vi benedica per la grazia tant'aspettata ! felicitati similmemente la Regina per tanto bene che ci ha mostrato !*»¹⁷

¹³ Fonds cité, 402. Cf. *ibid.*, 395: «*d'Hipocrita finissimo, anzi finissimo Pap Janos*», c'est à dire un pape roumain qui s'appellait probablement Ioan.

¹⁴ Keith Hitchins, *loc.cit.*, pp. 18–19.

¹⁵ Fonds cité, 402.

¹⁶ Fonds cité, 405–406.

¹⁷ Fonds cité, 399–401.

De cette manière, les commissaires exprimaient l'équivalence de l'identité religieuse et de l'identité ethnique, tout en manifestant leur propre indifférence au sujet des croyances populaires. Au contraire, ce qui rend odieux le discours de Grégoire Maior c'est la satisfaction que lui cause la cruauté des soldats de Buccow, lesquels s'acharnaient contre les paysans, « *lacerarli ed abrujarli* ». En même temps, il se vante d'avoir trompé le peuple des villages, en faisant ressortir le caractère dangereux du mot « schismatique », car « *in verità il nome schismatico loro è molto piu orribile ed odioso che il nome unito* »¹⁸. En abusant de la crédulité des paysans roumains, il leur demandait : « *Volete esser schismatici, che sono Prochliati, aforizati, anathema, cioè negare la dottrina di X-to, della S-ta Madre Chiesa e della Pravila vostra, poiche gli Diavoli anchora sono tutti non uniti, cioè schismatici, o piuttosto volete esser uniti, cioè catholici (pravoslavnik) e ritenere tutto cio che truovate nelli vostri libri orientali, poi che là è tutta l'unione, e nessun luogo leggerete non unito, se non dove si legge delli diavoli e dell'Inferno, ma la S. Trinità è unita, il Paradiso è unito, altrimenti non potrebbon consistere* ». Sur quoi l'assemblée des fidèles, étourdie par la plaidoirie de cet avocat trop habile, déclarait : « *schismatici esser non voliamo, ma bensi ritenerne la lege greca* ». Pour conclure enfin, avec un ricanement : « *Che imbroglio !* » On se rend compte ainsi que ces sermons qui servaient la politique des autorités se jouaient de l'ignorance des paysans roumains et parvenaient sans peine à les ramener au giron de l'Eglise unie avec Rome.

La dernière lettre du dossier, datée de Blaj, le 10 juillet 1761, ressasse les hommages pour le comte Karolyi et pour le général Adolf Buccow. Le premier est célébré comme « *un nuovo Apostolo di tempi nostri* », pour avoir défendu fermement l'Union, les hauts faits de l'autre sont d'avoir repris aux orthodoxes les églises d'Alba Iulia, Zlatna et Abrud, et d'avoir incendié leurs monastères¹⁹.

On n'aurait jamais soupçonné une haine si violente contre les autres Roumains qui restaient opiniâtement attachés à leur tradition religieuse, s'il n'y avait cette liasse de documents qui forme un terrible acte d'accusation. Les mêmes archives Karolyi contiennent également plusieurs autres documents qui peuvent compléter ou corriger l'histoire de la révolte de Sophronius. Ils permettent de tracer plus précisément la carte du mouvement paysan et allongent la liste des personnes qui ont été jugées pour leur participation à ces événements. Il y a, par exemple, un appel du conseil royal de Pojon (Bratislava), adressé au gouvernement de la comté de Szatmar le 22 juin 1761, une proclamation de Sophronius du 10 mai 1761, une relation des troubles survenus dans le bourg de Kiraly Darocz (Craidorolt), plusieurs lettres de Sophronius et d'autres prêtres, interceptées et traduites du roumain en latin, un projet anonyme « pour apaiser l'agitation des schismatiques et fortifier les uniates », une note sur les quatre points qui différencient les schismatiques

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ Fonds cité, 395. En conclusion : « *Ma che buon Evangelo è la paura al Paesano !* »

des uniates, des extraits des interrogatoires pris à Beiuș et Careii Mari, ainsi que, finalement, un exposé des revendications de « la plèbe valaque non-unie »²⁰.

Le mouvement n'a pas eu un caractère purement religieux, comme le croyait le baron Buccow²¹. Le témoignage du noble hongrois Gyorgy Rettégi montre que certains des chefs du soulèvement étaient capables de formuler ainsi leurs réclamations : « Vous nous avez fait plier le cou sous le joug du servage, quoique nous soyons, comme nous l'avons toujours été, beaucoup plus nombreux que les Hongrois, car nous sommes aussi plus anciens que vous dans ce pays, puisque nous sommes les vestiges des Daces antiques »²².

On peut dès lors conclure que l'argument historique n'a pas été invoqué seulement par les gréco-catholiques. Les orthodoxes n'étaient pas moins conscients de la valeur du passé et disposés à en faire usage dans la controverse qui les opposait aux autres Roumains. Eux, cependant, avaient choisi parmi leurs ancêtres les ennemis de Rome.

²⁰ Fonds cité, 17, 19, 20–30, 40, 44, 46, 47, 50, 51, 55, 58, 69, 72, 99, 184–186, 189–191, 243–248.

²¹ A.L. Petrov, *ouvr. cité*, pp.45–46, lettre du 14 mai 1761, adressée par Buccow au comte Karolyi : « Les Wallaches de ce pays, las de passer pour croire l'Union que la plus part disent n'avoir jamais embrassée et ne pas connaître, se sont portés à des excès qui approchaient d'une révolte, hors qu'ils ont continué à faire leurs corvées et à payer la contribution ».

²² Silviu Dragomir, *ouvr.cité*, II, p.158.